



La dernière page

Trop Fort, Saint-Ex

La chronique de François Sureau

J'ai aimé les écrivains avant d'aimer la littérature. Leur destinée me faisait rêver sans même que je connusse trop leurs œuvres. La collection des *« Écrivains de toujours »*, au Seuil, suffisait à mon bonheur, si par bonheur on entend la simple promesse d'une vie enfin réelle, quand la vie sociale, la vie normale, la vie courante dont parle Maïakovski ne l'est pas. Je me réjouissais surtout des livres que les écrivains consacrent à leurs pairs. J'y lisais à chaque fois la phrase magnifique de Giono à propos de Melville, qui en dit long sur la communion des écrivains entre eux, à distance de temps. *« Il est au milieu même de la paix, et par conséquent au milieu même de la guerre, des combats dans lesquels on est seul engagé et dont le tumulte est silence pour le reste du monde. »*

Tel est le sujet du livre exceptionnel que Sylvain Fort consacre à Saint-Exupéry et dont le tremblement intérieur relève d'un art qui ne doit pas tout à l'objet de son étude, mais à la personna-

lité de son auteur (1). Le secret est donné dès le début, quand l'introduction nous demande s'il faut faire lire *Le Petit Prince* aux grandes personnes, et révèle l'angoisse de cette fable hantée. *« Désastre : ce qui est tombé de l'astre. »* Ce n'est pas l'enfance qui est en cause ici, mais le souvenir, chez l'adulte que le monde et ses habitants déçoivent, de cette enfance qui revêt le caractère d'un paradis perdu et d'une vocation oubliée. Et que chaque enfance, dans chaque personne, se trouve déçue n'arrange pas les choses, au contraire, car ce que cherche Saint-Exupéry n'est pas l'égalité des conditions mais l'achèvement des destins, ce qui est très différent.

Cela précisément m'a longtemps tenu éloigné de lui. À dire vrai, le ton prédicant des ouvrages de la fin m'était insupportable. *« Moi qui hais ce bétail et l'homme vidé de sa substance et sans patrie intérieure. »* Tout cela part d'un bon sentiment, sans doute, mais y a-t-il vraiment un bétail, et qui sait si l'homme hébété qu'il croise n'est pas Guillaume Apollinaire,

Saint-Exupéry ne prône rien d'autre, en définitive, que le travail d'une attention extrême, celle de Pasteur, celle de Cézanne, celle du dominicain en prière.

Diego Brosset en civil qui vient d'achever *Un homme sans l'Occident*, un de ces saints cachés dont la prière soutient le monde ? C'est trop de surplomb à la fin. *« Tu t'es roulé en boule dans ta sécurité bourgeoise »*, sans doute, mais celle qui pousse à voir le salut dans l'aéropostale n'en est elle pas une aussi, plus moderne sans doute, pas moins illusoire ? Sylvain Fort relève que Saint-Exupéry morigène, mais *« sans imiter l'amère prédication de Bernanos »*. Si la prédication de Bernanos est amère pour ce qui concerne la politique, cette amertume ne s'étend

Dessin Christopher Evans

jamais jusqu'aux personnes, chez lesquelles subsiste un reflet de la figure divine. Reste l'action, bien sûr. *Vol de nuit*, ce n'est pas précisément l'élection cantonale ou la course du rat chez Procter et Gamble. L'action, même aussi apparemment solitaire que celle de Rivière dans *Vol de nuit*, passe par les autres, engage les autres, reforme une communauté qui jusque-là faisait défaut. Toute la question est de savoir si cette communauté est différente dans sa substance, à la beauté des paysages sahariens près, de cette termitière que Saint-Exupéry déteste. Il voit les hommes s'aveugler dans le ciment. On peut aussi s'aveugler dans les pistons.

Et c'est là que le livre de Fort nous rejoint. Ces années d'« avant la mondialisation », d'« avant le multiculturalisme », que regrettent les utopistes du passé, ce sont les mêmes que les nôtres. Elles donnaient déjà cette même inquiétude aux âmes sensibles, dans les années 1930. Quant aux issues, aucune n'est vraiment satisfaisante : le désert de Brosset déçoit, Vieuxchange meurt

désespéré à Tombouctou, Saint-Exupéry disparaît dans une mission aérienne, rouage d'une immense machine de guerre dont il n'est pas sûr, si elle a évité le pire, qu'elle ait préparé un monde meilleur, un monde comme il le rêvait. *« Il n'y a pas de prédestination. Il n'est de destin que celui qu'on se donne. »* Mais au nom de quoi ? d'un homme limité à lui-même, même enrichi par les *« enchantements de sa mémoire »* ? Saint-Exupéry ne prône rien d'autre, en définitive, que le travail d'une attention extrême, celle de Pasteur, celle de Cézanne, celle du dominicain en prière. Et dans cette attention, le Dieu retiré du monde pour laisser, comme le pensait Lurja, toute sa place à la liberté des hommes, ce Dieu auquel Saint-Exupéry ne croyait plus, fait entendre malgré tout son murmure, dont l'Écriture nous dit qu'il est semblable à celui du vent, du vent sous les ailes d'un bombardier Lightning à son dernier voyage.

(1) Sylvain Fort, *Saint-Exupéry Paraclét*, Éd. Pierre Guillaume de Roux, 91 p., 15 €.